

La ville comme lieu d'investissement affectif.

Document de travail -Version provisoire et non finalisée

Mis à jour le 4 mai 2007

Béatrice Bochet

Maître assistante - Institut de Géographie
Observatoire de la ville et du développement durable
Université de Lausanne
Beatrice.bochet @unil.ch

Si la permanence du discours anti-urbain a beaucoup marqué les esprits, certains auteurs ont pourtant fait l'apologie de la ville, en allant jusqu'à montrer la fascination que les villes exercent sur eux et en tentant d'illustrer le bonheur urbain. Ce discours n'a toutefois pas marqué les esprits de la même façon que celui consacré à la condamnation des villes. Dans son éditorial : « Un hommage à Pierre Sansot », Bertrand Lévy (2006) rappelle les « propos toujours aussi justes » de l'auteur de *la Poétique de la ville* (1984) en citant « on ne consomme pas une ville ou sa culture, on l'aime ou l'aime pas, comme un livre ». D'où l'idée que si la ville peut être mal aimée, et c'est indéniable, elle peut certainement être bien aimée.

Alors que les idéologies anti-urbaines qui nourrissent l'urbaphobie, définie comme « la critique et, d'ordinaire la condamnation de la grande ville en tant que telle » (Marchand, 2007, communication Cerisy), sont révélées et étudiées depuis un certain nombre d'années maintenant (Salomon, 2005 ; Marchand et Salomon, 2007), intéressons nous alors aux signes d'un rapport positif à la ville (Bochet, 2000 ; Bochet et Racine, 2002), de la naissance, parallèlement à l'urbaphobie, d'une urbaphilie que l'on pourrait définir comme l'éloge de la grande ville, liée, dans les faits, à un désir d'habiter l'urbain, plus spécifiquement peut-être de vivre l'idée de ville. Idéologies anti-urbaines versus idéologies pro-urbaines ?

Pourtant, les idéologies pro-urbaines semblent encore rester dans l'ombre de l'idéologie anti-urbaine. Les prémisses de cette apparition progressive, non pas dans la littérature où l'apologie de la ville est également ancienne (oui et même, paradoxalement, chez Rousseau à propos de Turin), mais dans le discours, d'une éloge sur la ville est récente, notamment dans le monde scientifique, à travers des plaidoyers pour la ville (Devilleirs, 1994 ; Tomas, 1998) tout particulièrement *L'amour des villes* (Fortier, 1995) ou *Pour l'amour des villes* (Le Goff, 1997), dans les discours relatifs à la durabilité urbaine et notamment de la ville compacte (Newman et Kenworthy, 1989 ; Hillman, 1996) qui vantent les atouts des grandes villes ou enfin dans le discours politique. A ce titre d'ailleurs, l'évolution de l'intitulé du colloque, passant de « ville mal aimée » à «ville mal aimée, ville à aimer » (Marchand et Salomon, 2007) est révélatrice de cette toute récente prise en compte du pendant possible de l'idéologie anti-urbaine : l'idéologie pro-urbaine ; la ville pouvant même devenir « bien aimée », comme la nomme déjà Jacques Lévy (Titre de sa communication au colloque ville mal-aimée, ville à aimer, 2007).

Ces réflexions nous conduisent ici à nous interroger sur l'existence d'une urbaphilie et d'un désir d'urbain, qui se caractériseraient par le fait d'aimer la grande ville et de désirer y habiter. Existe-il une urbaphilie contemporaine ? N'est-ce qu'un mouvement marginal ? Quelles en sont les manifestations ? Cette discussion s'appuiera sur une réflexion portant sur la confrontation entre la permanence du discours anti-urbain dans l'imaginaire et dans la littérature, sur la fascination

parallèlement exercée par les villes et le bonheur urbain, mais aussi sur les résultats d'une enquête sur les aspirations résidentielles dans l'agglomération lausannoise, qui nous paraissent en effet renvoyer à ce désir d'urbain.

Eloge de la ville : le bonheur urbain, voire la fascination exercée par les villes

L'image de la ville est un mélange de fascination et de répulsion, reposant sur une vision d'une campagne moralement pure et d'une ville moralement scandaleuse et corruptrice (Berque et al, 2006), conduisant singulièrement à une vision négative de la ville, celle-ci n'étant pas propre à la période contemporaine puisque dans la Bible déjà, Babylone, la ville par excellence, était le lieu de toutes les turpitudes. Sans nous attarder sur l'évolution et les causes de cette image négative au cours des siècles (objet de nombreuses autres communications de ce colloque : Salomon, 2005 ; Marchand, 2007 ; Marchand et Salomon, 2007 ; voir aussi K. White (2004) pour la ville européenne, et M.Gsteiger (1994) en ce qui concerne la littérature helvétique), mentionnons que la ville perd son attrait de lieu sûr dès le 18^{ème} siècle en devenant le lieu de convergence de toutes les misères. Mais c'est également en ville que depuis l'Ancien Régime, se sont multipliées les structures d'accueil de l'extrême détresse, hôpitaux et hospices, largement confondus, dépôts de mendicité, mais aussi prisons et bientôt asiles avec les bandits et la mendicité en groupe, puis au 19^{ème} siècle avec les nouvelles causes d'insécurité urbaine liées à la révolution industrielle et à ses conséquences sociales négatives : « classes laborieuses, classes dangereuses » (Chevalier, 1958). L'image négative de la ville au 19^{ème} siècle est également liée au fait que la ville est un espace de liberté, d'évasion, permettant d'échapper au contrôle social villageois. La ville est pour tous, le lieu des tentations : « *La ville en délivrant l'individu du lien social des origines, le dispense de tout hommage à Dieu, d'où cette « révélation profane » liée au milieu du travail urbain, aux loisirs, à « l'érotisme des villes ». C'est ainsi que pour Jean Chelini, la ville moderne « respire un air de volupté vénale. Tout y pousse à la satisfaction élémentaire du sexe... La civilisation urbaine est érotique par tous ses aspects collectifs* » (cité par Racine, 1993). La société pudibonde du 19^{ème} ne peut pas le tolérer.

Cette image négative de la ville a conduit tout naturellement à la valorisation du milieu rural, pourtant pas épargné par la grande misère paysanne. Jean-Jacques Rousseau, dès le 18^{ème} siècle, faisait l'éloge de la vie champêtre, opposée aux tracas, aux mensonges et aux vaines ambitions de la vie urbaine. Il ne s'agissait pas selon lui de revenir à l'état sauvage, mais de trouver le bonheur dans une existence champêtre saine et utile ; on connaît la structure de l'argument « *l'homme est bon et heureux par nature ; c'est la civilisation qui la corrompu et qui a rompu son bonheur primitif* ». Le bonheur est dans la vie simple...

Cette condamnation de la ville repose donc sur bien des confusions plus ou moins délibérées. La peur de la ville et la glorification du rural ont très profondément marqué les attitudes, ce qui n'est pas sans conséquences sur le rapport affectif de chacun envers la ville. Cette image négative de la ville a favorisé la permanence du discours anti-urbain, comme l'ont fait également les légendes urbaines. Pensons simplement à la légende des alligators dans les égouts de New York illustre symboliquement le double maléfique de la ville. J-B.Renard et V.Campion Vincent (1992) supposent à travers cette histoire :

« ... qu'à la ville, expression de la civilisation et de l'ordre s'oppose le sous-sol, refuges des forces naturelles incontrôlables. La légende est souvent un récit qui commente les dangers de la grande ville, inhumaine moderne, une métaphore de la ville comme jungle qui fait écho à l'anonymat de nos cités, ce qui se passe sous la ville est révélateur de ce qui se passe dans la ville. Car dans l'inhumaine grande cité moderne, les habitants sont proches des bêtes sauvages. »

Il en est de même de celle du « maniaque des quais » à propos de laquelle M.Goss précise qu'elle renvoie à :

« ... un précipité d'angoisse, un personnage à travers lequel s'exprime une peur persistante des inconnus, de la folie, de la violence personnelle, des dangers du voyage et du noir ; il donne vie à ces peurs en les incarnant dans des histoires à faire frémir, qui se base sur une reconnaissance de la réalité de la violence dans le métro et de l'existence de tueurs. Cet équilibre réel-irréel est un aspect central du thème du maniaque urbain. [...] Parfois, ces rumeurs et légendes de maniaques ou d'assaillants mystères sont porteuses de messages plus généraux, profonds, sérieux : elles peuvent transmettre des tensions et des insatisfactions diffuses dans la ville et donner corps aux peurs de notre temps. Les légendes de maniaques présentent les gens, c'est à dire nous, en les opposant à la pire irrationalité. »

En lisant R. Boudon (1990), on peut penser que l'on adhère à ces légendes « non pas tant à cause de nos pulsions archaïques ou de notre irrationalité qu'à cause d'une rationalité subjective, à cause des bonnes raisons que nous avons de croire ». Ces histoires¹ expriment l'inquiétude, la crainte et le rejet du monde qui nous entoure. Les contours de ces histoires sont flous, leur thématique combine nos peurs et nos désirs. « *La morale des légendes est contradictoire : elle mêle fascination et répulsion pour la transgression des normes, c'est une morale conservatrice, elle refuse toute évolution* » (Campion, Vincent et Renard, 1992).

Les légendes urbaines expriment peut-être aussi la fascination des citadins pour la transgression des normes. La ville serait-elle alors le lieu de la facilitation de la transgression ? La ville exerce donc une fascination sur ses habitants, mais aussi sur ces « non-habitants » ou futurs citadins potentiels. Cet attrait correspond à un mélange de fascination mais aussi de peur et de répulsion, d'où cette vision toujours controversée, ambivalente de la ville.

Le discours de la plupart des citadins sur la ville est encore aujourd'hui connoté négativement, comme si la ville n'arrivait pas à se défaire d'une mauvaise image. La ville reste une entité négative, malsaine. Le rôle des médias n'est pas à sous estimer dans la constitution des discours anti-urbain. Roger Callois disait en 1938, qu'il existe une :

« représentation de la grande ville, assez puissantes sur les imaginaires pour que jamais en pratique ne soit posée la question de son exactitude, créée de toute pièce par le livre, assez répandue néanmoins pour faire partie de l'atmosphère mentale collective et de posséder par suite une certaine forme de contrainte ».

Après une analyse des articles de presse concernant « Habitat II », soixante ans plus tard, Jérôme Monnet (1997) se demande si le livre n'a pas été remplacé par les médias pour répandre la représentation des phénomènes urbains qui s'impose, qu'elle soit exacte ou non. Le quotidien *Le Monde* peut servir d'illustration à l'affirmation qui précède. Dans le dossier « Villes géantes » daté du 06 Juin 1996, on apprend par exemple que Lagos est :

« un monstre [...], le corps déformé de mille excroissances bizarres [...] avec une colonne vertébrale de voitures bloquées [...], une queue fourchue de bidonvilles [...], un organisme couturé de cicatrices ». Parlant du Caire le 23 Octobre 1992 « le corps malade et pustulé de la capitale [...], une cité qui souffre déjà d'éléphantiasis chronique [...], ville-femelle, trépidante et couturée, vieille reine malade, infirme, essoufflée, bronchiteuse, dégoûtante, fascinante ».

Le 8 Décembre 1990, on lisait : « si l'enfer ouvrait une succursale au Mexique, il exposerait ses grils à Chalco », banlieue déshéritée de Mexico. Que se passe-t-il alors se demande Jérôme Monnet pour que :

« nous ayons le sentiment que les journalistes se recopient mutuellement, qu'il existe une description toute faite de l'enfer urbain, du monstre métropolitain », un discours déjà prêt où les villes sont interchangeables, un « archétype hégémonique » qui ne laisse pas de place à la réalité locale : 'la pieuvre polluante qui asphyxie Delhi (Libération, 21 Janvier 1997)...

¹ Autre exemple : Morin E., *La rumeur d'Orléans*, Paris, Points, 252p.

Passons sur l'exactitude, mais arrêtons-nous aux contradictions internes de ce discours, nous dit Jérôme Monnet :

« en opposant la nostalgie des sociétés rurales d'hier au chaos urbain d'aujourd'hui, on se prive alors de comprendre pourquoi nous sommes toujours plus nombreux à vouloir vivre dans des villes de plus en plus grandes ».

C'est dans ce contexte et en regard de cette double attitude que s'insère notre recherche « à contre courant » du discours sur l'image négative de la ville. Finalement est-ce que les types de discours existants sur la ville peuvent se catégoriser seulement en tant que discours anti-urbains, comme le propose aussi Y. Chalas (2000) en proposant que nous ayons à faire à deux types de discours. Un premier degré consiste en une condamnation sans appel de la ville parce qu'elle est et ne peut être qu'inhabitable. Ce discours rejette purement et simplement la ville au nom par exemple, de la nature, de la terre, du ciel... mais aussi de la ville qui fait peur, de la ville ne peut jamais être sûre : lieu de la solitude, de la froideur, de la masse anonyme, etc. Le deuxième discours n'affiche pas une haine de la ville comme le premier. Au contraire, il se dit animé d'un amour pour la ville, et par là même, prétend vouloir la sauver, en éradiquant tout ce qui fait qu'elle est ou apparaît comme inhabitable et dont s'abreuve le discours premier d'aversion contre la ville. Paradoxalement peut-être, ce deuxième discours est encore plus pernicieux. C'est ce que suggère Y. Chalas (2000) :

« Il est un discours anti-urbain qui ne s'énonce pas comme tel, qui avance masqué et sans doute inconsciemment en ce qu'il s'élève contre ce qui fait l'être même de la ville et son sel, l'inhabitable, c'est à dire ce que précisément ce que pourquoi les vrais amoureux de la ville aiment la ville ».

N'existe-t-il vraiment que des discours anti-urbains ? A ce propos, écoutons pourtant Jaime Lehrner² (2000), trois fois maire de la ville de Curitiba, aujourd'hui gouverneur de l'Etat :

« moi, je défends l'idée qu'il faut une vision généreuse à l'égard des villes. Parce que si l'on n'a pas de vision généreuse à l'égard des villes, on n'a pas une vision généreuse à l'égard des gens. Moi, je défends l'idée qu'il faut une vision généreuse à l'égard des personnes. Beaucoup de pays ne comprennent pas le rôle des villes. Pour beaucoup de ceux qui définissent la politique économique d'un pays, les villes restent à l'extérieur du champ des décisions de politique économique. Au contraire, les villes sont transformatrices. Les villes sont le moyen de transformer la vie, ce ne sont pas des problèmes, mais des solutions. Dans beaucoup de pays du monde, on a une vision très tragique des villes. On a l'idée que les villes vont produire tellement d'enfants des rues ou qu'un jour la ville va avoir un vrai désastre... pour Sao Paulo 30 millions d'habitants. Seulement voilà, si nous projetons la tragédie, nous aurons la tragédie.»

J. Lerner souligne en fait un point capital en affirmant que les citoyens ne sont pas justes à l'égard des villes. Il ne comprend pas pourquoi les gens ne s'acceptent pas comme urbains, pourquoi les citoyens n'ont pas une vision généreuse à l'égard des villes. Le problème est que si on continue à se focaliser sur les dysfonctionnements de la ville en ne fournissant comme éléments de description et de compréhension des conditions de vie urbaine aujourd'hui que des clichés sensationnalistes, « on se prive de décrire et de comprendre pourquoi et comment les villes fonctionnent, certes pas au bénéfice de tous, mais quand même et malgré tout » (Monnet, 1997) et le fait avéré que nous sommes toujours plus nombreux à vouloir vivre dans des villes de plus en plus grandes.

² Extrait de l'interview donnée par Lehrner dans le cadre de l'exposition présentée au BIT en marge du sommet du développement social tenu à Genève fin juin 2000.

Ainsi, profitons-en pour énoncer qu'il n'y a pas eu, dans l'histoire, que des condamnations et des jugements négatifs sur la ville. Un certain nombre d'auteurs ont fait l'apologie de la ville, même si ce discours n'a pas marqué les esprits de la même façon que celui sur la condamnation des villes. Certains auteurs vont jusqu'à montrer la fascination que les villes exercent sur eux et tentent parfois de décrire, voire de rationaliser le bonheur urbain.

De F.Pessoa (1995) sur Lisbonne à J.Gracy (1985) sur Nantes en passant par I.Calvino, les éloges de la ville, même invisibles ou sur les villes invisibles ne manquent pas, Rousseau lui-même a écrit une page de bonheur sur Turin. Et J.Gracy de nous révéler qu'il y a en chacun de nous une ville, une seule, qui fait partie de nous, « *la seule dont nous puissions rendre compte* », alors que « *la ville pour celui qui y passe sans y entrer est une chose et une autre pour celui qui s'y trouve pris* » nous dit encore I.Calvino (1974). En essayant à travers des images plus que des analyses, de dessiner les relations entre les individus et la ville, traçant le chemin d'un aventurier découvrant une multitude de villes.

Dans ce registre de l'éloge urbaine, Pierre Sansot, entre autre dans sa *Poétique de la ville* (1984), reste un des auteurs qui non seulement fait l'apologie de la ville, mais aussi exprime l'idée que l'habitant - l'acteur- le citadin puissent aimer une ville, en en précisant quelques tenants et aboutissants :

« L'amour de la ville plus que tout autre sentiment se prête à une réduction possible. Il s'agira de montrer qu'il masque autre chose, un désir plus authentique et plus fondamental. Nous n'aurions point affaire à une visée véritable. On aimera, dit-on, la ville parce qu'on fuit la campagne dont on redoute la bêtise, la fécondité, la vitalité suffocante. Dans une ville, nous nous soustrayons aux assauts d'une végétation incongrue dans sa suffisance. Ou encore, les hommes aiment se perdre dans les cités dans les rues populeuses : ils y reconnaissent la chaleur douteuse de leur propre espèce, ils y assouvissent consciemment ou non, certaines aspirations, vers ce qui est là, dans la promiscuité des boulevards, des bistrotts, des ports. Ils entreprennent une descente commune dans les Enfers de la vulgarité. Seul l'homme et non les bourrasques, les orages, la sécheresse, peut corrompre et convertir l'homme. Ou encore, d'autres plus cultivés ont le goût de la pierre, des fresques ou des formes géométriques. La nature n'offrira jamais une architecture aussi soustraite au hasard et aussi calculée. D'autres seront davantage tournés vers le passé. Il leur plaît de déchiffrer un livre aussi compliqué, écrit, par des générations qui ont surchargé, chaque fois, le message de celles qui les précèdent. Lecture à plusieurs entrées, ésotérisme de Notre Dame qui nous mène jusqu'au paganisme et à la magie noire ! Les couches géologiques de la nature nous parlent avec plus de candeur de leur passé ; il s'agit, devant les vestiges d'une cité, de ruser avec l'insouciance, les roublardises, les approximations des morts. »

Une analyse de cet extrait peut nous donner quelques éléments de réflexion. Pourquoi aime-t-on une ville d'après lui : pour échapper à la campagne ; pour sa proximité, ses rencontres, sa chaleur humaine ; pour ses caractéristiques spatiales, construites ; pour son histoire, son passé ? Ce sont les éléments explicatifs liés à un premier niveau d'analyse, puisque selon cet auteur les raisons se découvrent après coup : « ce n'est pas parce qu'il trouve du plaisir qu'il se complait dans cette ville mais parce que cette ville lui plaît qu'il en retire tous les bonheurs. D'autres raisons apparaissent, renvoyant à d'autres niveaux :

- on peut aimer une ville à partir du moment où l'on aime les gens qui la font, qui l'animent « je me suis identifiée à leur amour » ;
- le manque, l'incomplétude, le besoin d'être reconnu et le fait que la ville peut être un être avec lequel nous sommes en affinité ;
- la fait de découvrir la ville pas à pas et qu'elle se dévoile ;
- l'idée que « pour que l'on puisse saisir la beauté, pour que l'on puisse aimer un paysage, si beau soit-il, peut-être qu'il faut qu'on ait auprès de soi, un être que l'on aime assez pour pouvoir le partager » (Racine, 1999).

Et on peut ne pas aimer une ville à cause d'amour déçu, parce qu'on n'a pas rencontré l'être aimé ou l'amitié que l'on désirait. Et Jean Bernard Racine (1999) de dire : « *Les préférences à l'égard des villes se fondent encore souvent sur l'amour, et l'amour d'une ville ne se distingue que fort peu des autres amours. Il a des sources et des effets analogues* ». On ne refusera pas d'emblée tous ces thèmes qui furent à titre d'arguments dans les apologies de la ville. Tel ou telle amoureux de la ville n'a-t-il pas avancé explicitement l'une ou l'autre de ces raisons ?

P. Sansot n'est pas le seul à énoncer ce rapport d'attachement pouvant exister entre les individus et la ville. R. Ledrut (1973) n'est pas en reste en parlant d'Angoulême :

« Lorsqu'un sujet dit -à propos d'Angoulême- que c'est une ville qui « transpire l'ennui de vivre », il est bien évident qu'on est dans le domaine des sentiments et du discours que certains désignent comme métaphysique. L'habiter n'est pas une fonction technique partielle, la ville n'est pas un décor ou un ensemble de commodités. Son lien à l'homme, dans l'expérience vécue comme son caractère existentiel montre bien quel « objet » elle constitue et quelle relation elle entretient avec nous. »

Ainsi, dès 1973, Raymond Ledrut dans ses *Images de la ville* comprend les liens qui unissent l'homme à la ville :

« Les valeurs qui comptent ne sont pas plus celles qui sont en rapport direct avec l'espace que celles qui sont directement liées au temps. Ce sont bien au contraire celles qui sont attachés immédiatement au moi », le principal classème découvert à Toulouse et Pau est celui de l'ipséité, de la référence au moi, à un lien personnel entre la ville préférée et le sujet : j'y habite, j'y ai toujours vécu, j'y suis né, chez moi, c'est la mère, celles qui renvoient à la vie, au climat des choses et des hommes qui nous entourent, c'est enfin le caractère global de la ville, ce qu'elle exprime, C'est de façon toute indirecte, ajoute R. Ledrut, que l'espace et ses formes, et l'histoire aussi, entrent dans le cercle des valeurs. Qu'est ce qu'un monument pour moi, si des liens indéfinissables mais profonds ne m'attachent pas à lui? Qu'est-ce que la beauté formelle toute seule? »

La perception du paysage urbain est liée non seulement à la vision d'éléments particuliers mais aussi à l'expérience personnelle ou individuelle. La relation perçue est alors forcément fonction du cadre de vie, de la mémoire, de l'imagination. « Ainsi la perception est symbolique et les images expriment en partie le contenu subjectif, affectif de la ville. On dit qu'une cité est triste, gaie, grisée, ensoleillée, dynamique ou conservatrice, on lui donne des qualificatifs comme à un individu. Elle devient une structure vivante de rencontres, de conflits, de créations. » (Ledrut, 1973).

D'après J.B Racine (1999) la ville est le miroir de l'affectivité par ce que nous projetons sur elle; sur nos espaces de vie, non seulement notre propre conception du monde, nos cultures, nos modèles culturels, nos préoccupations, nos fantasmes mais peut être aussi le type de relation que nous entretenons avec nos modèles et nos rivaux. Comme dans la relation amoureuse, comprendre que la vision du monde est pour le citoyen autocentrée, alors même que la ville reste une forêt de symboles, peut être pas les mêmes pour tout le monde d'où le conflit. Relation amoureuse? Relation à double sens, éventuellement réciproque. La ville aime-t-elle ses habitants ?

Finalement, les grands classèmes de valeur pour exprimer les raisons de l'attachement à une ville peuvent être :

- la référence au moi : soit tous les énoncés où apparaissent la référence à un lien personnel entre la ville préférée et le sujet qui déclare sa préférence : « j'y habite, j'y ai toujours vécu, j'y suis né » ...mais comment l'expliquer ?
- la vie ou l'existence soit toutes les expressions où il est question d'une sensation ou d'un sentiment général : « je m'y sens bien, il fait bon y vivre »

- les valeurs esthétiques soit la qualité formelle par opposition à fonctionnelle (beauté, clarté, pittoresque...) et les valeurs de caractères soit celles qui ont traits à la qualité morale de la ville : « gaie, triste »
- les valeurs fonctionnelles : les aménités
- les valeurs naturalistes : air, soleil, nature...
- les valeurs humaines qui font intervenir le milieu social et son esprit : soit l'ambiance sociale et la mentalité des habitants ;

En retenant peut-être l'idée implicite de R. Ledrut insistant sur la possible prééminence de l'ipséité, ce bref inventaire nous permet néanmoins d'identifier une série de déterminants potentiels renvoyant à deux domaines en interaction : celui des facteurs d'ordre personnel (individuels, sociaux et culturels) et celui des facteurs proprement urbains (physiques, interactionnels et collectifs).

Rapport affectif à la ville : pluralité des déterminants ?					
Facteurs personne ls	Etre attaché à sa ville	Se sentir bien dans sa ville : « je m'y sens bien, il fait bon y vivre »	«Etre satisfait de et dans sa ville »	« Etre amoureux, passionné de sa ville »	Etre dans son endroit préféré : « j'y habite, j'y ai toujours vécu »
Facteurs urbains	Apprécier les valeurs fonctionnelles : « la proximité du centre commerciale »	Apprécier les valeurs naturalistes : « l'air, le soleil, la nature »	Apprécier les valeurs humaines qui font intervenir le milieu social et son esprit : « soit l'ambiance sociale et la mentalité des habitants ».	Apprécier les valeurs esthétiques	

Il est de fait que pour chacun de nous existent des lieux de pouvoir, de liberté, de plaisir, renvoyant aux notions chères à Y. Fu Thuan (1974) de «topophilie» et de «géopiété». La première concerne la description des lieux que les gens affectionnent et auxquels ils se sentent attachés, alors que la seconde exprime le caractère mythique, religieux des lieux. Certains auteurs vont jusqu'à parler de génie des lieux lorsque ceux-ci par « leur grandeur » mobilisent l'imaginaire humain. La topophobie est évoquée pour les lieux qui font peur, sentiments ressentis par plus de personnes qu'on ne le croit en général précisent Antoine Bailly et Douglas D.C. Pocock (1984). Bachelard parle également de topophilie pour les lieux aimés et de topophobie pour les lieux de terreur. D'ailleurs, il est remarquable, précisent ces deux auteurs, de constater qu'à notre époque « l'imaginaire joue un rôle aussi important et que nous continuons de parler d'ambiance, de personnalité d'un lieu et d'admettre que nous éprouvons des sentiments à l'égard de certains d'entre eux ». D'où l'importance de prendre en compte le sens des lieux en étudiant les liens entre les hommes et leurs espaces de vie.

Ainsi de nombreux auteurs (Ledrut, Sansot, Sennet, Thuan, Noschis), certains mentionnés ici mettent en perspective l'existence de différents types de rapports pro-urbains insoupçonnés, s'opposant ainsi à la seule permanence d'une idéologie anti-urbaine. Pouvons-nous pour autant

parler d'urbaphilie ? Observons à ce propos des signes de l'émergence d'un désir d'urbain lisibles notamment à travers un essoufflement du modèle périurbain.

Désir d'urbain et essoufflement du modèle périurbain ?

Ce double rapport haine de la ville - fuite de la ville se manifeste par différentes formes de rejet de la ville entraînant un mouvement massif de périurbanisation et de rurbanisation. Ce rejet de la ville ou d'une partie de la ville peut toutefois se présenter de plusieurs manières: de la villa individuelle en périphérie à la multiplication des résidences secondaires ou les lotissements privés en France (Toulouse) et les *gated communities* aux Etats-Unis (Le Goix, 2003). Ce désir de fuite de l'urbain est susceptible depuis peu d'être remis en cause par un désir d'urbain, qui semble autant résulter de la rupture de la qualité résidentielle dans « ces espaces de fuite de l'urbain », que de l'évolution des styles de vie « *life stages, living arrangements and lifestyles* (Rose et Villeneuve, 2006) » allant de pair avec les conditions socio-démographiques, entretenu en parallèle par la montée en puissance de la conscience écologique, à travers le souci grandissant d'une recherche de l'amélioration de la qualité du cadre de vie.

Après une trentaine d'années de fuite de la ville, l'échec résultant de l'opposition entre les aspirations des individus souhaitant fuir la ville et le résultat de cette quête individualiste, soutenue par la force du modèle dominant de la villa individuelle est flagrante. Les contraintes et la pollution que ces individus engendrent par leurs choix vont à l'encontre de leur souhait premier. La tranquillité ou le rêve pavillonnaire se chiffre pour les citadins par des pertes de temps, des tensions liées à l'hyper-mobilité, des dépenses de transports que ne peuvent plus parfois compenser les gains apparents faits sur le logement (Polachini et Orfeuil, 1998).

La croissance de la mobilité professionnelle ainsi que les changements personnels de plus en plus fréquents au cours du cycle de vie, conduisent à une modification du regard sur la maison individuelle. Les transformations de l'économie poussent la main d'œuvre à devoir s'adapter à une plus grande volatilité de l'emploi et à s'accommoder d'une plus grande nécessité à la mobilité, obligeant nombre de ménages à revendre leur maison individuelle. Les recompositions familiales affectent également les modes d'habiter. Les augmentations des divorces et séparations conduisent à rendre les parcours résidentiels moins linéaires et plus séquencés et les installations en périurbain moins pérennes. N'assiste-t-on pas à une transformation des parcours de vie qui ne suivent plus « le schéma traditionnel » du couple marié et de leur deux enfants, mais qui subissent des changements rapides (décohabitation, divorce, famille recomposée), ce qui demande à ceux qui vivent ces situations une certaine adaptabilité et des aspirations nouvelles en terme de modes d'habiter ?

A cela s'ajoute depuis le début des années 2000, le fait que la banalisation de l'acquisition de la maison individuelle induit un rapport désenchanté avec la villa, qui ne suscite plus autant d'attachement particulier (Mangin, 2004). Pour une part de la population, la maison individuelle paraît de moins en moins constituer aujourd'hui l'aboutissement d'un itinéraire résidentiel ou attester d'une réussite sociale (Jaillet, 2003). Même le jardin, pourtant constitutif du modèle pavillonnaire et symbole d'un mode de vie, tend de moins en moins à être vécu comme un espace ludique et valorisant, mais comme un espace dont l'entretien pèse sur le quotidien de ces propriétaires (Jaillet, 2003).

Les évolutions démographiques favoriseront aussi un retour au centre ville. L'allongement de la durée de vie devrait multiplier le nombre de personnes à mobilité réduite préférant vivre au centre ville, à proximité des commodités. Certaines villes nouvelles aux abords de Tokyo ne

répondent déjà plus aux besoins d'une population qui vieillit, en termes de confort et d'accessibilité aux infrastructures (Ducom et Yokohari, 2006). Le centre de Tokyo fait aujourd'hui l'objet d'un redéveloppement intensif répondant à la demande de cette population vieillissante issue de la périphérie. Enfin, le recul de l'âge du mariage concerne « des générations habituées aux plaisirs et aux services de la vie urbaine » (Mangin, 2004), des « dépendants à l'urbanité » comme nous pourrions les appeler, qui quitteront de plus en plus tard les centres urbains. N'assiste-t-on pas déjà, ici ou là, certainement dans les principales villes des Etats-Unis, du Canada et d'Australie, à l'expression manifeste d'une volonté de revenir au centre, de vivre dorénavant par choix dans ces innombrables «condos» résidentiels qui commencent à changer l'allure des centres, de vivre dans des densités plus fortes, de retrouver les valeurs d'une urbanité nouvelle, à l'image peut-être des villes européennes à métrique piétonne ?

Ainsi, les contraintes de la vie personnelle (mobilité professionnelle, statut familial), mais aussi les contraintes d'ordre technique, organisationnel, financier, viennent se superposer et font que le produit « habitat individuel » ou monde périurbain n'est plus adapté aux nouveaux modes de vie d'une partie de la population. Les conséquences de l'étalement urbain aux niveaux physique, économique, social et politique sont considérablement élevées et font vaciller l'équilibre précaire de la qualité de vie en milieu périurbain.

Ne pouvons-nous pas dès lors nous poser des questions concernant la latitude du choix résidentiel des individus face à un modèle de consommation dominant, mais aussi sur les signes avant coureurs d'essoufflement de ce modèle dans les sociétés contemporaines les plus urbanisées ? Mais aussi sur l'existence de rapports non pas de haine de la ville, mais de désir de la ville ? Nous avons pour cela choisi de nous référer aux enquêtes sur les modes de vie métropolitains puis de mener plus particulièrement une enquête sur l'évolution des aspirations résidentielles des habitants, celles-ci pouvant révéler un essoufflement du monde périurbain en montrant qu'il existe pour une partie de la population un désir d'urbain.

Une évolution des modes de vie métropolitains ?

De fait peu d'enquêtes semblent avoir été récemment, en tout cas avant les années 2000, menées sur ces thèmes. Celles existantes sont toutefois intéressantes à double titre, par leurs questionnements tout autant que par l'analyse qui en résulte. Revenons brièvement sur deux majeures d'entre elle, menée en France : une enquête intitulée « Les modes de vie dans sept métropoles européennes » réalisée par Bernard Préel (1990) et un sondage IFOP (1999), sur « Le regard des français sur l'Aménagement du territoire réalisé à la demande de la présidence du Sénat, auxquelles s'ajoutent les divers sondages d'opinion sur la qualité de vie dans telle ou telle ville.

L'enquête sur « Les modes de vie dans sept métropoles européennes »³ tendait à mieux comprendre les choix et les préférences de localisation dans la ville des habitants de sept villes européennes. L'objectif de Bernard Préel (1994) était de réaliser une enquête mêlant une approche comportementale (déclarations de pratiques) et une approche d'opinion (satisfactions, attentes), pour tenter de combler le manque de connaissance sur la façon dont les hommes vivent leur ville, s'y comportent, ce qu'ils ressentent ou ce qu'ils en attendent. L'auteur veut étudier à travers cette enquête le choix de localisation des habitants pour savoir à laquelle des proximités

³ Ces enquêtes ont été réalisées en 1990 et 1991 à la demande du groupe SCIC. Elles se sont déroulées en face à face (environ une heure) auprès de 2 800 personnes de sept métropoles européennes. La méthode de travail est la suivante : l'auteur s'est appuyé sur deux hypothèses :

- les métropoles se ressemblent et leurs influences au niveau des modes de vie s'exercent bien au-delà de ces frontières métropolitaines, il s'est ensuite aperçu que « les ressemblances d'une métropole à l'autre l'emportent de loin sur les différences »
- « la métropole contient en fait toute la gamme des urbanisations possibles, de la plus dense à la plus diffuse »

les citoyens accordent le plus de valeurs. Ainsi, les résultats de l'enquête sont analysés à travers les filtres de ce qu'il nomme les « quatre proximités » de la ville : le travail, les services et commerces, le milieu social ou les liens sociaux et la nature.

L'analyse de ces résultats indique que les citoyens d'aujourd'hui n'accordent qu'une maigre place à la proximité du lieu de travail pour leur logement « se rapprocher du lieu de travail n'a été la raison du déménagement passé que pour 7 % et n'est invoqué que par 4 % pour justifier le déménagement envisagé ». De plus, à une large majorité (70 %), ils estiment que pour travailler « on est mieux dans la verdure, loin du bruit et de l'agitation » et ce sont les jardins qui leur manquent le plus sur leur lieu de travail.

La deuxième proximité par rapport aux lieux d'achat (commerces et boutiques) et aux lieux de distraction (cinéma, café) paraît de nature à jouer en faveur du centre : ce sont pour eux les deux vocations majeures du centre ville. Tout en reconnaissant que la grande ville donne un sentiment de liberté, les eurométropolitains admettent que la ville nourrit un sentiment d'angoisse, de solitude, d'anonymat. Par ailleurs, 80% des adultes jugent que la ville n'est pas conçue pour les enfants. Quant au rapport à la nature, c'est l'insuffisance des jardins qui est l'un des principaux déplaisirs dont les enquêtés se plaignent. La recherche de jardins et d'espaces naturels est la première raison de déménagement.

Il apparaît dans cette enquête que la qualité de l'habitat (surtout l'espace) importe plus que les proximités : « avoir de l'espace quitte à s'éloigner du centre recueille deux fois plus de suffrages que s'installer près du centre quitte à avoir moins d'espace. » *Cela entraîne une augmentation du taux de résidences secondaires : 12% des eurométropolitains possèdent déjà un deuxième logement situé une fois sur deux à moins de cent kilomètres.* Finalement Bernard Prével affirme que « la plupart devinent que la puissance de leur ville se retourne parfois contre eux. Ils sont fiers de leur ville, mais pas très bien de la vie qu'ils y mènent. La vie en ville laisse à désirer ». *Les plaintes se concentrent sur trois points : l'environnement (pollution, bruit, saleté), l'insécurité et la circulation. Et ils rêvent souvent « de solutions individuelles comme l'automobile et le pavillon qui s'adaptent plutôt mal aux villes d'aujourd'hui... »* Ils rêvent encore tous du logement idéal, d'après Bernard Prével, souvent sous la forme de la maison avec jardin en centre ville.

Quant au sondage IFOP réalisé pour la Présidence du Sénat, sur « *Le regard des français sur l'Aménagement du territoire* »⁴, la question principale portait sur le type de commune d'habitation préféré : « Dans 10 ans, si vous en aviez la possibilité, où préféreriez-vous vivre ? » : 44 % ont répondu dans une commune rurale, 26 % dans une ville moyenne de Province, 11 % dans une petite commune péri-urbaine, 9 % dans une grande ville de Province, 5 % dans une ville de la banlieue parisienne et 4 % à Paris même. Le résultat est frappant. Les Français sont 44 % à formuler le désir de vivre dans une petite commune rurale d'ici dix ans, alors que les résultats de l'INSEE montrent que ce sont les agglomérations de plus de 100 000 habitants qui connaissent le grand essor. Ce sondage révèle alors que « la ville ne fait plus rêver » (Legrand, 1999), puisque seulement 4 % des Français aimeraient vivre à Paris et 5 % dans la banlieue parisienne.

Enfin, régulièrement, des sondages « éclairés » sont réalisés sur divers sujets, ils portent assez fréquemment sur la qualité de vie en milieu urbain, l'image de la ville. A titre d'exemple, l'enquête réalisée par l'Institut Link (entreprise spécialisée dans la recherche marketing et sociale, les études de marché et les sondages d'opinion) sur l'image interne et externe de sept cités soit Lausanne, Lucerne, Zurich, Francfort, Barcelone, Madrid, Milan. « *Ils s'agissaient de demander aux gens quelle image ils entretenaient avec leur propre ville et quelle représentation ils avaient des autres* » explique Egon Loehlé, responsable de la filiale Lausannoise. Ainsi à la question de savoir si ils se sentent bien dans leur ville, les Lausannois se montrent plutôt mitigés et 12% des habitants quitteraient

⁴ 961 personnes représentatives de la population âgées de 18 ans et plus ont été interviewées par téléphone à leur domicile. La représentativité de l'échantillon a été assurée par la méthode des quotas (sexe, âge, profession du chef de famille) après stratification par région et catégorie d'agglomération.

volontiers la ville Olympique... conclusion de l'article de Pierre Léderrey, dans le 24 heures du 08 Février 2001 : « *on aime Lausanne, mais de loin.* »

Flexibilité des aspirations et désir d'urbain : l'enquête sur l'agglomération lausannoise et les arbitrages centre-périphérie/individuel-collectif

Quant à l'étude que nous avons menée⁵ (Da Cunha, Bochet et al, 2004), elle visait plusieurs objectifs : identifier les aspirations résidentielles des ménages dans l'agglomération Lausanne-Morges ; analyser les facteurs influençant l'attractivité de l'habitat ; explorer le degré de flexibilité des choix résidentiels par rapport au modèle de la maison unifamiliale en milieu périurbain ; proposer des pistes de réflexion en matière d'habitat et d'amélioration du cadre de vie en milieu urbain. Nous présentons ici quelques résultats de cette étude fondée sur une enquête réalisée auprès d'un échantillon de 3'000 personnes représentatives de la population adulte résidant dans l'agglomération lausannoise⁶.

Dans l'agglomération lausannoise environ 20% de la population déclarent vouloir déménager dont la moitié durant l'année de l'enquête. Dans l'ensemble de l'agglomération, 60% des personnes désirant déménager affirment vouloir habiter dans un immeuble (dont 49% dans un petit immeuble de trois étages maximum) et 29% dans une villa (24,3% dans une villa individuelle et 4,7% dans une villa mitoyenne). Ce n'est ni le logement dans le grand bâtiment, ni la maison individuelle qui sont recherchés par une partie significative des personnes désirant déménager, mais plutôt le logement dans un petit immeuble.

Notons tout de même que 22,9% des personnes enquêtées habitent dans une villa. La proportion de ceux qui veulent aujourd'hui habiter une maison individuelle est légèrement supérieure à ce pourcentage (24,3%). Il y a donc une faible progression de la demande effective pour ce type d'habitat. En revanche, les ménages sont partagés sur l'habitat en maison individuelle lorsqu'un tel choix les éloigne trop du centre de l'agglomération ou en tout cas d'un ensemble de commodités offertes par la densité et la proximité des équipements et des services. Il y a une certaine flexibilité des choix par rapport aux modèles d'habitat individualisants. Le petit immeuble en zone plutôt dense semble offrir un compromis acceptable dès lors que les surfaces correspondent aux besoins des ménages et que l'environnement n'est pas trop frénétique.

L'urbanité et la proximité d'une variété d'équipements et de services semblent faire pencher une partie non négligeable des ménages en faveur de la localisation en milieu à plus forte densité. Dans tous les cas, l'augmentation de la taille du logement est une aspiration plus forte que la proximité de certains services de base et surtout du lieu de travail. La prise en compte de l'ensemble des facteurs liés au choix résidentiel permet d'établir une hiérarchie des valeurs : tout d'abord, la tranquillité du quartier, puis la surface du logement, la réputation du quartier, la proximité des services de base et enfin la proximité au lieu de travail.

Cette analyse montre également que les facteurs qui feraient revenir les habitants au centre seraient pour une grande majorité de personnes un loyer abordable, un quartier peu bruyant et la taille du logement. Ceci nous fait dire que la pollution sonore est l'une des principales nuisances urbaines perceptibles. Ce résultat confirme l'importance de certaines dimensions relatives à la

⁵ DA CUNHA A, BOCHET B, BOTH J-F, MAGER C, 2004, *La mobilité résidentielle, aspirations des ménages et transformations de l'habitat : l'agglomération lausannoise*, Observatoire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne. Etude mandatée par le Service de l'aménagement du territoire du Canton de Vaud (SAT) et le Service de l'économie, du logement et du tourisme (SELT), en collaboration avec le Service cantonal de recherche et d'information statistique (SCRIS) qui ont assuré le pilotage de l'étude.

⁶ L'enquête par questionnaire a été réalisée dans les cinq zones d'étude couvrant le périmètre de l'agglomération : la ville de Lausanne, le suburbain, le périurbain d'emploi, le périurbain résidentiel et le rural. Le plan de sondage a ensuite été élaboré selon les classes l'âge et le genre selon la méthode des quotas

qualité du cadre de vie (modération du trafic, sécurisation des espaces de circulation, etc.), mais également des aspects concernant le confort procuré par des surfaces plus généreuses et à coût abordable. Il faudra œuvrer pour leur offrir des logements et un environnement qui leur conviennent afin de limiter leur migration vers les couronnes plus périphériques.

Les aspirations résidentielles des habitants des zones plus centrales peuvent se résumer de la manière suivante : ils souhaitent se loger dans un appartement suffisamment grand (la surface moyenne par logement varie entre 70m² et 130m² dans les différentes zones de l'agglomération) mais à loyer abordable dans un petit immeuble et dans un quartier tranquille si possible pas très éloigné des équipements et des services de base. Il y a une évidente aspiration à occuper un habitat relativement individualisé permettant de se sentir « chez soi », limiter les interférences avec les autres et se mettre à l'abri du « bruit » de la ville. Une analyse fine des réponses à notre questionnaire montre que ce qui est recherché par les ménages ce n'est pas la localisation périphérique, mais une certaine qualité de vie. Insister sur ce thème, c'est à la fois répondre aux aspirations d'amélioration de l'environnement et du cadre de vie d'une proportion de plus en plus large de personnes pour lesquelles les besoins quantitatifs sont déjà satisfaits, mais aussi aux aspirations de ceux qui cherchent un plus grand confort du logement et du cadre de vie dans les centres des agglomérations urbaines.

Résultats de notre enquête : si l'offre de logement dans l'agglomération lausannoise s'est développée, au cours des dernières années, surtout en périphérie selon des modalités répondant aux aspirations de plus en plus individualisantes, il faut aussi constater aujourd'hui une relative flexibilité des aspirations, celle d'une partie des habitants qui souhaitent rester ou revenir dans les centres urbains, mais qui sont contraints, faute de trouver un mode d'habitat qui leur convient, de choisir ou de subir le modèle dominant périurbain (Semmoud, 2003). Cette prise de conscience de cette évolution des aspirations donne une marge de manœuvre certaine aux politiques d'aménagement urbain et à la diversification de l'offre immobilière en milieu bâti à plus forte densité, répondant ainsi de surcroît à la multiplication des plaidoyers pour la ville compacte (Newman et Kenworthy, 1989 ; G.Elkin et al., 1991 ; Sherlock, 1991 ; Hillman, 1996 ; Ewins, 1997).

Perspectives et discussion : vers la reconnaissance d'un rapport affectif à la ville

Aujourd'hui, dans le grand mouvement de dilution et de fragmentation qui les animent, les villes semblent avoir perdu leurs structures matérielles et formelles. La ville dès lors semble aussi avoir perdu ce qui la faisait ville justement. Perte de sens, transformation du sens peut-être aussi. Mais la ville peut-être n'avoir qu'un seul sens ? Les lectures que l'on peut en faire sont évidemment multiples.

Avec Jean Rémy (Remy, 1993), nous pensons qu'aucun débat sur le sens ne peut se passer de la mobilisation en matière d'analyse urbaine à côté des dimensions morphologiques, socio-démographiques et structuro-fonctionnelles d'une réflexion sur la constitution préalable des liens entre les individus et l'espace, nécessaire à la compréhension de certains comportements de mise à distance (rejet de certains lieux par certains) ou, a contrario, des attitudes caractéristiques de liens de proximité (désir d'être là et pas ailleurs). De mobiliser en d'autres termes, en matière d'analyse urbaine, le registre socio-affectif.

En effet, de nombreux faits soulignent l'émergence d'un désir d'urbain. Ils peuvent être lu dans les plaidoyers pour la ville tout particulièrement, dans les textes des politiques de la ville, dans les transformations des aspirations des acteurs individuels (*Back to the city*), mais aussi dans le retour en grâce de la ville compacte et dense.

Parallèlement à la reconnaissance d'idéologies anti-urbaines, voir pro-urbaines, la question que nous pourrions nous poser concerne finalement l'appréhension des types de rapports (contemporains) qu'entretiennent les citoyens à la ville, ceux qui y sont par choix mais aussi ceux qui y sont plus ou moins contraints... La ville est-elle finalement pour la plupart subie, acceptée, appropriée, admise, admirée, détestée ou aimée ? L'expérience de la ville moderne est celle de l'ambivalence, même pour ceux qui sont en ville par choix. Didier Lapeyronnie exprime bien cette ambiguïté profonde de la ville moderne :

« Nous voulons nous lier et nous rompre, nous attacher et être libres, nous enraciner et circuler. Nous désirons la proximité et la distance, la ville que nous souhaitons doit être notre ville et celle des autres, un lieu de contemplation et d'action. Elle doit porter le passé et le futur, l'enracinement et le déracinement, l'inconnu et le familier, le semblable et le cosmopolite, le calme et l'agitation. Nous désirons intensément changer et rester les mêmes. Aussi nous aimons et nous détestons nos villes modernes. Nous les trouvons simultanément magnifiques et hideuses. Nous nous en échappons (pour ceux qui le peuvent) dès que nous pouvons mais c'est aussitôt pour le regretter. »

A terme, la finalité de cette réflexion pourrait être de modéliser conceptuellement au moins la constitution du rapport affectif (haine ou désir) des individus à la ville, de comprendre les relations parfois antagonistes que les citoyens entretiennent avec leurs villes, pour savoir si ce rapport peut-être un moyen d'action susceptible d'améliorer ou de modifier la relation individu/ville. En d'autres termes et plus généralement, de comprendre comment la ville s'insère dans l'expérience humaine, et quel rôle joue sur ce plan ce que d'aucuns, Roland Barthes (1969) pour l'écriture, George Baird (1972) pour l'architecture, appelleraient «la dimension amoureuse».

Nous cherchons donc nous seulement à comprendre et lutter contre les dysfonctionnements affectifs, mais aussi à comprendre et rechercher ce qui fait qu'un lieu devient acceptable pour la majeure partie de la population résidente.

- Idée 1 - En l'occurrence, notre travail ne s'inscrit pas tant dans la perspective de l'élaboration de normes de qualité urbaine que dans celle de la connaissance et la reconnaissance d'une dimension affective et de l'existence probable d'un ou de plusieurs types de rapport d'affect/affectif unissant les individus envers la ville qui n'a/n'ont pas été identifiés, qualifiés.

- Idée 2 - La recherche des différents déterminants potentiels constitutifs d'un lien d'ordre affectif entre les individus et leurs espaces met fondamentalement en relation deux séries de variables spécifiques. D'une part celles liées à l'individu dans le groupe, avec ses désirs et ses contraintes, en tant qu'acteur principal de la construction d'un rapport affectif ; celles d'autre part liées à la ville telle que décomposée à travers trois de ses dimensions : les dimensions spatiale, sociale et socio-politique que nous traduisons à travers le triangle aménités, urbanité et civilité. En d'autres termes, la notion d'« aménités » fait référence à la dimension spatiale, morpho-fonctionnelle de la ville, et renvoie aux critères physiques de la ville, à tout ce qui concerne la forme urbaine et ce qu'elle offre ou n'offre pas soit les avantages/désavantages que procurent celle-ci au plan fonctionnel, communicationnel mais aussi esthétique. L'urbanité renvoie à une dimension sociale dominante et désigne une situation circonstancielle d'interaction (relations interpersonnelles) liée à une certaine ambiance urbaine. L'urbanité renvoie donc à l'ensemble des relations interpersonnelles qui existent ou se créent dans la ville à travers l'intermédiaire de l'art de vivre spécifique aux villes, l'ambiance spécifique urbaine (liberté, anonymat, convivialité, hasard). Le lieu, les formes spatiales peuvent induire des mouvements et des comportements sans les déterminer à travers par exemple la qualité d'un espace habité permettant des relations de voisinages, de côtoiements

et des rencontres courtoises et civiles ou la qualité d'un espace ou d'une architecture exprimant et laissant s'exprimer les projets et les comportements des différents acteurs et favorisant des contacts et des regards, une certaine promiscuité et des rencontres, ces relations pouvant être anonymes, éphémères, superficielles, fugitives mais aussi durables et profondes. La civilité, dimension plus sociopolitique, se définit par la place occupée par un individu dans le groupe et par un ensemble de pratiques collectives et de codes de conduites partagées servant de support aux liens sociaux et permettant à chacun de trouver une place dans la société et de restaurer un sentiment d'appartenance à une même collectivité citadine.

Dans notre type de démarche, l'espace intervient à un double niveau : en terme de condition méthodologique (interaction entre les données observables et les conditions de l'observation) et en termes d'objet d'étude (caractérisation des rapports affectifs). Quelles sont les conséquences à tirer de ce double contexte ? Il nous faut absolument statuer sur le statut de nos trois dimensions : spatiale, sociale et sociopolitique (aménités, urbanité, civilité) qui n'est pas évident à établir. Car pas question ici de nous livrer à une quelconque réification de l'espace.

Allons-nous considérer aménités, urbanité et la civilité comme des invariants, comme des prises que l'environnement urbain offre à la représentation, à l'action et à la perception parce que la faculté de perception du sujet percevant est elle-même fonction de cet environnement, invariants, fussent-ils de l'ordre du socius (civilité) toujours présents et prêts à être perçus dans l'environnement, même si, le cas échéant, le sujet ne les perçoit pas ?

Allons-nous poser qu'il n'y a pas d'invariants dans l'environnement urbain, que celui-ci évolue toujours en fonction du sujet, et réciproquement, qu'il y a couplage structurel entre le sujet et l'environnement comme le pense A. Berque ? « *La ville n'est pas un objet (contrairement à ce que pense l'urbanisme moderne), nous dit-il, c'est un milieu pour l'être humain. Tout y fait sens, et ce sens conditionne la subjectivité de ses habitants. Certes, à un moment donné de l'action humaine, la ville matérielle est bien constituée d'objets, sur lesquels s'exerce cette action. Comme telle, la ville est donc une empreinte de l'action humaine. Durant le long terme toutefois, la matérialité même de la ville devient une matrice de l'action humaine. Elle inspire, elle guide, contraint l'œuvre des architectes, les règlements de l'urbanisme, les comportements des habitants. Elle est, en quelque sorte, le représentant actuel de la subjectivité des humains qui l'ont construite dans le passé* » (Berque, 1996).

Comme le rappellent souvent les sociologues Jean Rémy et Liliane Voyé (1981) dans leur œuvre commune, « *on ne saurait autonomiser l'espace comme facteur explicatif et supposer qu'il a des effets spécifiques et homogènes, quel que soit l'état des autres facteurs avec lesquels il se combine* ». N'est-ce pas ce qu'ont systématiquement oublié les urbanistes et les architectes de la Charte d'Athènes qui ont cru pouvoir établir un rapport direct, purement idéologique en fait, entre formes spatiales et contenu de la vie sociale ? Qui ont cru qu'il suffisait de changer l'espace, la ville, la forme de l'urbain, pour changer la ville ? La structure spatiale doit, chaque fois, être envisagée dans le combinatoire complexe qui la lie à la structure culturelle et à la structure sociale. « *Les structures spatiales déterminent donc des effets propres mais non autonomes, c'est à dire des effets qui se déduisent comme tels de la structure spatiale, mais qui ne peuvent se comprendre qu'à partir de la structure sociale* » (Rémy et Voyé, 1981). C'est bien évidemment le cas aussi des trois dimensions que nous avons identifiées comme composantes majeures du rapport affectif à la ville. La ville reste un produit social, et nous supposons qu'elle joue un rôle dans la construction du rapport d'affect entre les individus et leur espace. La ville est bien un lieu d'investissement affectif.

Bibliographie

- Bailly A., et Douglas D.C. Pocock., « L'humanisme en géographie », in A. et al. *Les concepts de la géographie humaine*, Paris, Masson, 1984.
- Baird G., « La dimension amoureuse en architecture », in Choay F. et al. *Le sens de la ville*, Paris, Seuil, 1972, pp.33-55.
- Barthes R., *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1969.
- Berque A. Bonnin P. et Ghorra-Gobin C., *La ville insoutenable*, Paris, Belin, 2006.
- Boudon R., *L'art de se persuader des idées douteuses, fragiles ou fausses*, Paris, Le Seuil, 1990.
- Bochet B., *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif*, Mémoire de DEA de Sciences de la ville, sous la direction de MM. Lussault et Martouzet, Maison des sciences de la ville, Université Rabelais de Tours, 2000.
- Bochet B. et Racine J-B., « Connaître et penser la ville : plaidoyer pour l'exploration des affects et des émotions dans la géographie urbaine », *Géocarrefour*, n°4, 2002, pp 117-132.
- Da Cunha A, Bochet B, Both J-F, Mager C., *La mobilité résidentielle, aspirations des ménages et transformations de l'habitat : l'agglomération lausannoise*, Observatoire de la ville et du développement durable, Université de Lausanne, 2004, 205p.
- Ducom E. et Yokohari M., «L'involution démographique et urbaine dans l'aire tokyoite. Le déclin de la ville nouvelle de Tama », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 100 « Les âges de la ville », 2006, pages 23-28.
- Callois R., *Le mythe de l'homme*, Paris, Folio Gallimard, 1938, p156.
- Calvino I., *Les villes invisibles*, trad. de l'italien par Jean Thibaudeau, Paris : Éd. du Seuil, 1974, 188 p.
- Chalas Y., *L'invention de la ville*, Anthropos, Paris, 2000, p 57-72.
- Chevalier L., *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris pendant la première moitié du XIX^e siècle*, Paris, Plon 2002 (1958), 566 p.
- Devilliers C., *Le projet urbain*, Paris, Editions du Pavillon de l'Arsenal, 1994, 72p.
- Elkin T et al., *Reviving the city : towards sustainable urban development*, London, Friends of heart, 1991.
- Ewins R., « Is Los Angeles style of sprawl desirable ? » *Journal of American Planning Association*, 1997, pp107-126.
- Goss M., "The Hilafax slasher and other « urban maniac » tales" , in Gillian Benett et Paul Smith (eds), *A Nest of Vipers, Perspectives on Contemporary Legend*, V, Scheffield, Scheffield Academic Press, 1990, p 90.
- Gracq J., *La forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985.
- Gsteiger M., *L'image de la ville dans les littératures suisses du XV^eme à la fin du XIX^eme*, Colloquium Helveticum, 1994, 18, p.5-18.
- Fortier B., *L'amour des villes*, Paris, Mardaga, 1995.
- Houghton G. and Hunter C., *Sustainable Cities*, Jessica Kingsley Publisher, London, 1994.
- Hilman M., « In favour of the compact city », in Jenks M., Burton E., Williams K., (dir), *The Compact City : a Sustainable Urban Form*, Spon, Londres, 1996, pp. 36-45.
- Jaillet M.-C., « La maison individuelle : de la distinction à la banalisation », in Apump, et Iet (dir.), *La ville étalée en perspectives*, Champ social éditions, Nîmes, 2003, pp. 91-97.
- Le Goff J., *Pour l'amour des villes*, Paris, Le Seuil, 1997.
- Lévy B., 2006 « Editorial, Un hommage à Pierre Sansot », *Le Globe, Revue genevoise de géographie*, tome 146.
- Ledrut R., *Les images de la ville*, Paris, Anthropos, 1973.
- Legrand C., « Vivre en ville et rêver de campagne », *Village*, n°40, 1999, p10-14.
- Le Goix R., *Les « gated communities » aux Etats-Unis, morceaux de villes ou territoires à part entière*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Saint-Julien T. (ss. dir.) 2003.
- Mangin D., *La ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Eds de la Villette, 2004.

- Marchand B., «L'urbaphobie en France depuis 200 ans, très bref résumé », Communication au colloque *Ville mal-aimée, ville à aimer*, Cerisy, 5-12 juin 2007.
- Marchand B. et Salomon J., « Anti-urbain ideologies and planning in France and Switzerland : Jean- François Gravier et Armin Meili », *Planning Perspectives*, 22, 2007, pp 29-53.
- Monnet J., « Pitié pour les grandes villes ! Big Cities Blues : myth or reality ? », *Cybergéo*, n°16, 1997.
- Newman P. and Kentworthy J., *Sustainability and cities : overcoming automobile dependence*, Island Press, Washington, 1989.
- Pessoa F., *Lisbonne*, Anatolia Eds, 1995 (1992), 129p.
- Polacchini A. et Orfeuil J.-P., *Budget Logement et Budget Transports en Île-de-France*, INRETS pour la Direction régionale de l'équipement d'Île-de-France (DREIF), 1998.
- Préel B., *La ville à venir*, Descartes et Cie, 1994, 268p.
- Racine J-B., *La ville entre Dieu et les hommes*, Lausanne, Presses bibliques universitaires et Anthropos, 1993, 351p.
- Racine J-B., « Villes idéales et rêves de ville: de Tombouctou à Jérusalem, regards croisés sur quelques villes vécues en vrai ou en imaginaire », in Levy B. et Raffestin C., eds. *Ma ville idéale*, Genève, Métropolis, 1999, pp. 187-240
- Rémy J., « La morphologie de l'habitat comme ressource sociale », *Revue des sciences sociales de la France de l'Est*, 1993, pp.166-176
- Rémy J. et Voyé L., *Ville, ordre et violence*, Paris, PUF, 1981.
- Renard J-B. et Campion Vincent V., *Légendes Urbaines. Rumeurs d'aujourd'hui*, Paris, Payot, 1992.
- Rose D. and Villeneuve P., « Life stages, living arrangements and lifestyles », in Bunting T and Fillion P., *Canadian Cities in transition*, 2006, pp 138-153.
- Salomon J., 2005, *La ville mal-aimée*, Lausanne, PPUR.
- Sansot P., *La Poétique de la ville*, Librairie des Méridiens, Klincksieck, 1984.
- Semmond N., « L'habiter périurbain : choix ou modèle dominant? », *Revue de géographie alpine*, 2003, Vol. 91, n°IV, pp. 55-64.
- Sherlock H., *Cities are good for us*, London, Paladin, 1991.
- Thuan Yi-F., *Topophilia*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1974.
- Tomas F., « Vers une nouvelle culture de l'aménagement des villes », in Toussaint J.Y. et Zimmermann M., *Projet urbain. Ménager les gens, aménager la ville*, Paris, Mardaga, 1998, pp. 15-34.
- White K., « Glasgow : Tropic de Saturne », in B.Levy et C. Raffestin, eds., *Voyage en ville d'Europe*, Genève, Métropolis, 2004, pp. 11-23.